JASER D'ART SUR LES ONDES DU 96,9

Daphné B.
Photos par Éva-Maude TC

Qu'est-ce qui différencie le grand art du plus petit ? Est-ce même souhaitable de hiérarchiser ce que l'on crée ? Et puis-je considérer ma fourchette comme un chef-d'œuvre ? Ou bien cette tasse que ma sœur a façonnée et dans laquelle je bois mon café chaque matin ? L'art peut-il être utilitaire ? Usiné ? Aimanté sur un frigo ? Sans les discussions animées que j'ai avec ma jumelle, la céramiste Cybèle B. Pilon, je ne me serais sans doute jamais posé ce genre de questions là. Or, ma sœur est une artiste visuelle brillante qui ne cesse de remettre en cause mes a priori. Chaque fois qu'on se voit, elle jette un éclairage neuf sur le milieu de l'art et les discours qui le traversent. Pour elle, l'art doit se frayer un chemin dans notre quotidien, participer à la vie ordinaire. Il se cache dans les bols, les tasses, les boules de Noël, les moules à biscuits et les motifs des clôtures. Il s'ancre dans les objets que l'on utilise tous les jours.

Quand je la visite dans son appart d'Hochelaga, Cybèle me répète que l'espace domestique est un lieu de diffusion artistique radical et puissant, que les discours et les idées ont beaucoup plus de poids lorsqu'ils circulent dans des lieux privés, intimes. Elle pense que les changements de société s'opèrent dans les cuisines, les chambres et les salles de bain, ces univers banals que l'on remplit de nos vies. C'est là qu'on se sent généralement plus réceptifs et vulnérables : disposé·es à être traversé·es, altéré·es, prêt·es à entendre et à écouter. « Qu'est-ce qui est le plus susceptible de te faire changer d'idée ? Un ami qui te parle dans ta cuisine ou un écriteau collé sur le mur d'une institution ? », me demande-t-elle, en me pointant le musée qu'elle abrite dans ses armoires. J'admire ses assiettes crevassées, ses gobelets en verre soufflé et sa collection de tasses uniques, pendant qu'elle me décrit sa toute dernière acquisition, deux tasses recouvertes d'orifices qui ressemblent à des anus, « les dernières pièces à vie d'un artiste mort l'an passé… »

Je reconnais aussi dans le discours de ma sœur son désir de produire des œuvres accessibles, un désir que je partage, puisque j'écris mes livres dans un langage commun et imagé. J'ai l'impression que ma sœur est engagée dans une démarche artistique qui vise à produire des œuvres inclusives, capables de toucher un vaste public.

148.166-MDF_ZincNo59_Intérieur.indd 17 2022-12-12 09:58

Elle décrie le côté parfois hermétique et élitiste de l'art institutionnalisé, celui qu'on doit payer pour voir. Ma sœur, c'est le genre à écouter CKOI dans son atelier, alors qu'elle enfourne ses tasses et ses bols. C'est aussi le genre à appeler au poste de radio pour parler à l'animateur de ses céramiques, contente de pouvoir jaser d'art sur les ondes du 96,9, entre une toune reggaeton et un hit pop.

Si Cybèle fait preuve d'intelligence et de rigueur dans sa recherche esthétique, jamais elle n'évince la réalité matérielle qui sous-tend sa pratique : après tout, ce n'est pas juste une artiste, c'est aussi une travailleuse autonome et une mère de famille. J'admire l'acharnement avec lequel elle ne rate jamais une occasion de dénoncer l'hypocrisie des artistes privilégié·es qui vantent l'idéal de « l'art pour l'art », comme si on pouvait se nourrir de couleurs et de pluie. Au contraire, ma sœur me parle sans cesse de chiffres, d'hypothèque et de carte Costco. Discuter d'argent avec elle me fout la chienne, et nos échanges se soldent souvent par des engueulades, mais je dois avouer qu'il est essentiel d'aborder les enjeux financiers au cœur de la création. Ma sœur me confie d'ailleurs qu'elle affectionne la production de céramique utilitaire à cause de sa dimension entrepreneuriale explicite. « Souvent, les gens pensent que, si t'es une artiste, tu ne peux pas être une entrepreneure… ou que les deux ne se mélangent pas. J'ai une pratique hybride, car je fais de la pièce [utilitaire] unique. Ça reste très précaire et mon rythme de production dépend de mon corps, de mes mains. Mais [être une entrepreneure] ne m'empêche pas d'être une artiste. »

Le jour de ma visite, ma sœur se contente de dire à Éva-Maude TC, la photographe qui m'accompagne, qu'elle a fait une bonne affaire en achetant son condo. Depuis cinq ans, les prix ont doublé, voire triplé. Fière de son coup, Cybèle nous explique qu'elle a converti son garage en atelier, ce qui lui permet de se consacrer à la céramique à temps plein. Car comment joindre les deux bouts en tant qu'artiste quand il nous faut louer un atelier, en plus de payer un loyer ? Cybèle nous fait donc visiter ses quartiers généraux, des pièces décorées qui prennent des airs de cabinet de curiosités. Chez elle, c'est plein de petits clowns, de poupées angoissantes, de tableaux et de plantes. Une banane miniature languit au creux d'une petite assiette, tandis que, dans son atelier, un Bonhomme Carnaval pendouille au mur. « Lui, je l'aime, parce que, quand tu défais sa petite ceinture fléchée, c'est écrit *made in China.* » Ma sœur se lance alors dans une tirade passionnée sur ses récentes recherches concernant l'origine de la mascotte québécoise. Elle a repéré ses

148.166-MDF_ZincNo59_Intérieur.indd 18 2022-12-12 09:58

traits sur quelques-unes de ses boules de Noël soviétiques, une autre collection qu'elle promet de nous montrer plus tard. Dans un second souffle, elle admet ce qui crève déjà les yeux : « Je suis amoureuse des objets et de leur histoire. »

Cet amour-là, il court dans ma famille, on dirait presque une maladie. Mon père collectionne les jouets, ma grand-mère les antiquités. Mon grand-père paternel collectionnait les timbres avant de mettre en scène sa propre mort, dans un coffre en bois tapissé de papier d'aluminium, avec des bonshommes en plastique. Il a fait de son suicide un diorama. Quant à moi, je partage avec ma sœur le goût du minuscule et, comme elle, je collectionne les petits objets, fascinée par ces miniatures délicates destinées aux adultes, qui évoquent pourtant l'enfance et les maisons de poupée. J'écoute ma sœur parler de ses pièces en céramique, des œuvres ornementées couvertes de fioritures et d'or, qui rappellent l'univers des princesses, mais aussi celui, plus grotesque, des clowns. Ses tasses, ses bols et ses assiettes ont la couleur acidulée des bonbons, l'énergie coquine des enfants qui grimacent. Et, si je ne saurais dire avec précision quelle place occupe l'enfance dans sa pratique, je sais que ma sœur est loin d'entretenir une image idéalisée de cette période de sa vie. Elle se souvient plutôt de nos week-ends à ne rien faire ou de ceux passés à fabriquer de petits journaux artisanaux où les grands titres annonçaient notre disparition : *Daphné et sa sœur Cybèle seson perdu en fin daprès midi. On les à retrouver sour le poin de mourir*. Comme elle, je souhaitais tout plutôt que notre appartement sombre, tout plutôt que ces parents artistes, cette mère violente qui souhaitait la gloire. Pendant longtemps, j'ai cru qu'il fallait dilapider l'héritage familial, repartir à zéro, afin de ne pas bâtir un nouveau château de sable.

« Moi, je n'ai jamais voulu être célèbre. Notre mère était obsédée par ça. J'avais tellement un dédain de l'art, à cause de notre *background* familial, je me suis toujours répété que je voulais avoir une vie normale », me dit ma sœur. Après avoir fait des études en communication, elle s'est pourtant réorientée et s'est lancée en céramique. Ce qui l'anime, « c'est une passion pour l'objet, la matière », même si cela lui a pris des années avant de la poursuivre. Pour moi, les choses ont toujours été plus évidentes. J'ai commencé à écrire vers l'âge de neuf ou dix ans et, à onze ans, j'avais déjà choisi l'écriture comme forme de vie. Le seul texte que j'ai envoyé au fameux concours de nouvelles de Radio-Canada parle de ma sœur. Étrange hasard : nous avions dix-neuf ans, mais je la comparais à une « assiette japonaise en porcelaine ». Dans ma nouvelle, j'expliquais aussi l'origine du

148.166-MDF_ZincNo59_Intérieur.indd 20 2022-12-12 09:58

Ce soir
l'amour
est dans
tes yeux

terme « porcelaine », qui vient d'un coquillage baptisé *porcella*, en raison de sa ressemblance avec la vulve de la truie.

Et justement, tout récemment, ma sœur a cessé d'utiliser la terre blanche qu'on emploie pour faire de la porcelaine, une terre qui nécessite des températures de cuisson élevées. Elle a plutôt décidé d'explorer la faïence rouge, une pâte céramique qui requiert des températures de cuisson beaucoup plus basses et qui convient mieux aux motifs de surface et à l'application de couleurs. Vieux de millénaires, ce genre de céramique a pourtant été à peine effleuré lors de ses études au Centre de céramique Bonsecours. Cette terre est également sous-représentée dans les ouvrages de céramique, et plus largement dévalorisée par le mouvement « studio pottery », et on dédaigne de l'employer pour produire des pièces utilitaires. La raison ? Une culture élitiste, raciste et sexiste, selon Cybèle.

En effet, ma sœur me dit que « les cuissons pour ce type de terre renvoient aux cuissons rudimentaires, qui ont cours depuis la nuit des temps et qui ne demandent pas trop d'équipement, puisqu'elles sont à basse température ». Ce sont des techniques typiques des sociétés traditionnelles, et non occidentales. De plus, la faïence est généralement associée aux hobbyistes, ces « amateurices » qui utilisent des glaçures commerciales aux couleurs vives, car la couleur ne se conserve pleinement qu'à température basse. Plus c'est chaud, plus le pigment semble éteint et plus il évolue de façon imprévisible. Historiquement, ce sont aussi aux femmes qu'on demandait de peindre et d'ornementer les pièces. Couleur et faïence ont ainsi été féminisées, exoticisées, et ont acquis une mauvaise réputation.

Ajoutons à cela qu'en céramique, les manipulations techniques ont souvent été l'apanage des hommes. Dans les années 60, la popularité des cuissons à haute température a d'ailleurs explosé. Ces dernières demandent un équipement particulier et prennent davantage de temps et de « jus de bras »... Elles donnent lieu à des performances de prouesses techniques où le ou la céramiste se mesure à la nature imprévisible du feu. « C'est associé à une culture de *bros* », me dit ma sœur. « J'ai assisté à une conférence sur la misogynie en céramique, et ça parlait des problèmes qu'occasionnent les cuissons de bois. Souvent, elles donnent lieu à des situations d'abus, car elles sont associées à la boisson... Elles peuvent durer 48 heures. Les gars prennent toute la place pendant que toi tu te contentes d'assister à leur *feat* technique. »

Cybèle m'apprend aussi que Montréal repose sur un sol d'argile rouge. C'est une autre des raisons qui la poussent à revaloriser cette matière. Or, ma sœur ne verse pas pour autant dans la formule prémâchée du « fait au Québec ». « Bien sûr, je trouve

148.166-MDF_ZincNo59_Intérieur.indd 24 2022-12-12 09:58

ça intéressant de travailler avec une terre qui est faite à Laval, mais il ne faut pas ignorer que les matières premières que j'utilise viennent de partout dans le monde. Ce sont les effets de la mondialisation. » Avec aplomb, elle dénonce l'opposition binaire qu'on reconduit souvent entre le « fait main » et le « produit de masse ». Elle sort alors un livre de théorie pour me lire une citation qui souligne cette fausse opposition. L'extrait qu'elle me présente fait valoir que tout produit artisanal dépend de matériaux bruts provenant de partout dans le monde et qu'à l'instar du « fait main », l'objet manufacturé découle lui aussi du temps et du labeur d'un·e travailleur·euse. Le problème, c'est que cet ouvrage est souvent invisibilisé, oblitéré. « Tsé, il y a quelqu'un qui a fait la ceinture fléchée de mon Bonhomme Carnaval *made in China*. »

Rebondir sur le Bonhomme Carnaval l'amène à me reparler de sa collection de boules de Noël soviétiques, des ornements antiques qu'elle achète sur eBay et qui datent de l'URSS. Elle les sort de leur gigantesque boîte. « Le langage ornemental transcende les frontières et le temps. On a toujours décoré notre milieu de vie pour se l'approprier. C'est une façon de... laisser notre trace ? Et d'honorer l'espace dans lequel on vit. » Quelques secondes plus tard, ma sœur éclate en sanglots. Elle m'explique qu'il y a quelques années, elle s'est débarrassée de toutes les décorations de Noël familiales dont elle avait hérité. Elles lui rappelaient notre mère, avec qui nous n'avons plus aucun contact. « Mon fils m'a dit : "Il n'est pas beau, ton sapin, maman." Alors j'ai dépensé des centaines de dollars en boules. Je voulais créer mon patrimoine, créer des lieux d'ancrage autour d'objets. Ces boules-là vont prendre une symbolique nouvelle, devenir les objets de la famille... »

Pour ma sœur comme pour moi, créer a très peu à voir avec l'idée de célébrité. Bien sûr, la reconnaissance publique est toujours la bienvenue, en ce sens où elle facilite la poursuite de nos activités, en nous permettant par exemple d'accéder à un plus grand capital financier. Réussir, c'est avoir les moyens de nos ambitions, c'est pouvoir poursuivre notre pratique. Pour moi, créer est aussi une façon de donner aux autres ce qui m'a manqué. Ainsi, j'essaie toujours d'écrire les textes que j'aurais aimé lire plus jeune. Et même si ma sœur a la fâcheuse habitude de dire que les artistes « sont tous égocentriques », je crois plutôt que l'art est une forme de générosité. La mise en récit de l'existence, qu'elle s'opère par les mots ou les objets, fournit des repères aux vivants. Et c'est grâce à ces points d'ancrage qu'on se tient debout.

Après l'entrevue, ma sœur m'écrit : « Oups, je dis peut-être "égocentrique", mais je pense

148.166-MDF_ZincNo59_Intérieur.indd 26 2022-12-12 09:58

que je m'exprime mal. Je parle d'estime personnelle. Moi, par exemple, j'ai longtemps eu tendance à valoriser "ce que je faisais" par opposition à "ce que j'étais". Mon amour-propre dépendait du regard des autres ; il était très chancelant. Je pense qu'il y a beaucoup de ça dans l'art : un besoin d'amour… ou alors un manque d'amour pour soi ? Mais, dans la passion artistique, le désir de partage avec les autres demeure un élément central. Alors, non, "égocentrisme" n'est pas le bon terme. »

Elle a raison. Parfois, j'ai l'impression de me diviser en parties pour les autres, de chercher leur regard. Cybèle travaille les motifs : des ornements répétés qu'elle décline sur des objets. Moi aussi, je travaille le motif : le thème de l'amour revient dans tous mes livres. Peut-être parce que je n'ai pas encore trouvé la bonne façon d'aimer, de m'aimer. Or, le propre du motif, c'est non seulement de se répéter, mais aussi d'être en mouvement. Le terme vient d'ailleurs du latin *motus*, qui veut dire « déplacé ». Car créer, c'est transmettre, « envoyer de l'autre bord », c'est faire passer quelque chose entre d'autres mains… Créer, c'est donner.

148.166-MDF_ZincNo59_Intérieur.indd 27 2022-12-12 09:58